



Roda Fawaz, un homme du monde

Elu meilleur seul en scène aux Prix de la Critique, « On the road... A » revient bouleverser notre rapport aux questions identitaires dans une tournée qui passe par le Théâtre de Poche

Si notre regard enferme les autres dans leurs plus étroites appartenances, ce même regard peut aussi les en libérer. » Cet aphorisme, extrait des *Identités Meurtrières* d'Amin Maalouf, pourrait être la devise d'*On the road... A*, seul en scène de Roda Fawaz. « Sans la lecture de ce livre, l'idée du spectacle n'aurait pas existé », affirme l'auteur et comédien qui court depuis toujours après ses racines tout en essayant de fuir celles qu'on essaie systématiquement de lui coller.

D'origine libanaise, Roda est né au Maroc, a grandi en Guinée, a la nationalité belge et une tête d'Italien. Inutile de dire qu'avec un tel bagage, partir sur la route avec lui implique quelques détours. Sans jamais emprunter les autoroutes, il préfère nous emmener sur les chemins plus chaotiques, s'attarder sur les voies (bi)nationales pour raconter son destin, un parcours qui a fait de lui un éternel étranger.

L'ARABE DE SERVICE

Sur une scène couverte de tapis d'Orient – clin d'œil à ses origines – arpentée de long en large pendant une heure et demie, Roda nous happe d'un bout à l'autre de ce spectacle mi-stand-up, mi-confession intime. Il raconte son enfance en Guinée où son prénom, Mohamed, l'érige en petit roi, puis l'arrivée en Belgique où le même prénom est plutôt synonyme de disgrâce. En devenant Mimo, il rafistole sa popularité à l'école. On rit de ses péripéties au cours tyrannique de religion islamique et de ses fantasmes sur le cours de morale.

Roda manipule 1.001 personnages à la minute. Il joue sa mère, musulmane pratiquante et culpabilisante, incarne un père fantasmé ou rejoue les premières virées en boîte, refoulé par tous les videurs, sauf dans les soirées italiennes où son physique de Gino fait illusion. Sur l'autoradio de sa bande de la « forza Italia », Eros Ramazotti devient l'hymne national de ces apatrides. Puis, viennent les petits arrangements avec la religion, sur le plan de l'alcool ou de la viande de porc, qui perturbent encore la construction de son identité. Lui qui se voyait steward atterri par le plus grand des hasards au Conservatoire. Mais le théâtre ou la télé le relèguent très vite aux rôles typés, voire à l'Arabe de service.

« L'identité n'a longtemps été pour moi qu'un bruit qui court, juste une racine qui me tient, sans m'amarrer. Une partie de mes racines

pousse au Levant, je devrais tirer un peu de ce côté pour approcher mon identité, pour mieux comprendre qui je suis, d'où je viens... Mais je n'ai pas la sensation d'en avoir besoin. Ou tout du moins, l'envie n'y est pas. Un être ne se réduit pas à un pays, à une inclination politique ou sexuelle. Il est plutôt la somme de toutes ces choses. La question de l'identité est complexe, et un rattachement à mon pays d'origine ou d'accueil ne suffit pas à y répondre. Pourtant, où que je sois, quoi que je fasse, l'identité court vite, et me rattrape toujours. Dans le spectacle, mon personnage entame une introspection identitaire. Confronté à ses préjugés, et aux préjugés des autres, il va à la rencontre de lui-même. »

Entre le coup de foudre pour une Libanaise à Paris et un voyage initiatique au Proche-Orient où, encore et toujours, on range son faciès du mauvais côté de la bar-

rière, Roda livre un spectacle drôle, subtil, enlevé, loin des clichés habituels sur les générations issues de l'immigration. In fine, il raconte une histoire belge, une vie faite de nuances, de dilemmes, de quêtes existentielles, le tout avec un humour pétaradant. Hilarant et touchant à la fois, Roda nous rappelle qu'on est toujours l'étranger de quelqu'un. Toutes vitres ouvertes, son road trip est un formidable bol d'air frais sur l'identité à l'heure où ça sent un peu le renfermé dehors.

CATHERINE MAKEREEL

► Du 10 au 28/1 au Théâtre de Poche, Bruxelles.
En tournée à Forest, Saint-Gilles, Uccle, Ath, Jette, Leuze-en-Hainaut, Evere, Ganshoren.
www.poch.be

Immigré de la deuxième génération, Roda Fawaz est coïncé entre pas moins de quatre cultures.

© D.R.

